

**QUELQUES PIONNIERS DES  
REPRESENTATIONS  
LITTERAIRES DE NICE DANS  
LES ANNEES 1860**

**Martine SCHWARTZ**

En 1860, l'Etat piémontais troque sans regret Nice, contre des appuis diplomatiques et militaires. Le Comté est absorbé par la France impériale. Jamais complètement intégré dans les Etats dont il dépend politiquement, il est un accident irréductible aux nations monolithiques, avec une identité de type insulaire.

L'annexion de Nice à la France est marquée par une littérature de circonstance, sous la plume de Banville. Décrivant le Bal des Français, au grand théâtre, le 9 janvier 1860, il évoque « des dames patronnesses choisies dans les rangs les plus élevés de la société et Karr fournissait les bouquets qui ornent les toilettes des dames pour une fête jugée très parisienne »<sup>1</sup>. Le 4 mars 1860, il écrit un poème très patriotique, intitulé *Le Voeu de Nice*<sup>2</sup>, à la gloire de Masséna. De plus, une scène lyrique du même Banville est jouée par Marie Daubrun au soir du plébiscite, le 14 juin 1860. Enfin, l'ouvrage de circonstance, lié au rattachement, *La Mer de Nice* publié en 1861, paraît d'abord sous forme de chroniques journalistiques compactes dans *Le Moniteur Officiel*.

En 1860, s'ouvre une période exceptionnelle de l'évolution de Nice qui devient une place diplomatique importante. Désormais, en venant à Nice, on reste en France. De plus, à partir de 1864, le train arrive jusque là. Les images littéraires et artistiques de la ville sont liées à l'histoire économique du Comté et leur spécificité vient de ce qu'elles coïncident avec les réalités politiques d'une région très particulière, et de ce qu'elles sont totalement importées.

Dès les années 1860, les auteurs qui décrivent Nice et son site créent de toutes pièces une ville mythique. Ils font partie de ce qu'on nomme « le Tout-Paris », dont de nombreux journalistes et des académiciens qui ont vécu à Nice, en villégiature, spectateurs et acteurs du ballet des hivernants. Les Académiciens interviennent plutôt à partir des années 1880. Les journalistes parisiens célèbres de l'époque sont les premiers fabricants et propagateurs des images de la ville dès le milieu du XIXe siècle. Un microcosme d'une quinzaine de personnes créera l'événement.<sup>3</sup> Le phénomène essentiellement parisien, est entretenu par des gens de plume de formation et de culture identiques. Parmi les premiers créateurs des grandes images de Nice, dans les années 1860, on retient Banville, champion de la littérature de circonstance, Mme Rattazzi, pour son dithyrambe inconditionnel général, et Karr, pour sa méchante langue. Ce « Tout-Paris » s'exprime surtout par des chroniques, dans une perspective de divulgation journalistique parisienne. D'autres supports privilégiés sont les récits de voyage qui constituent un genre littéraire, et de nombreux guides touristiques qui eux, n'en sont pas un.

---

<sup>1</sup> Banville, *La mer de Nice*, Poulet-Malassis, Paris, 186, p. 9

<sup>2</sup> Banville Théodore, *Le Voeu de Nice*, 4 mars 1860

Et toi, Nice où vécut la gloire de l'Empire  
Au temps de nos splendeurs dont tu te couronnais  
Terre où les noms fameux vibrent comme une lyre,  
Au seul nom de la France, heureuse, tu renais  
Car le drapeau d'Arcole orna tes basiliques  
Les vainqueurs d'Iéna, ces rudes ouvriers  
T'ont chérie, et naguère à nos soldats épiques  
Tes champs pleins de soleil fournissaient des  
[lauriers !  
Et c'est près de ta mer limpide aux flots de moire,  
Que naquit ce lutteur à l'œil étincelant,  
Masséna, cet enfant chéri de la victoire  
Brave comme le Cid et fier comme Roland !

<sup>3</sup> Paul Arène, Georges Avril, Théodore de Banville, Gabriel Charmes, Dominique Durandy, Alphonse Karr, Jean Lorrain, Camille Mauclair, Maurevert, Paul Padovani, Léon Sarty, André Theuriet et de Vogüe.

## •Etude des supports littéraires

Comparons le guide touristique « Nice la Belle » de Mme Rattazzi et le récit de voyage « Promenades hors de mon jardin » de Karr. Mme Rattazzi et Karr, qui ont des querelles publiques épiques, sont deux exilés. Par sa mère, Marie-Studolmine-Laetitia<sup>4</sup> est la petite-fille de Lucien Bonaparte, mais le prince président refuse de reconnaître leur parent, ce qui jette Marie dans l'opposition. Exilée volontaire, puis expulsée de France comme étrangère, elle partage son temps entre Nice, Turin, Aix-Les Bains et Milan. Alphonse Karr se retire sur la Côte d'Azur, après le coup d'état de 1851.

C'est pourtant un regard très différent que les deux auteurs jettent sur la ville. Celui de Mme Rattazzi est plus laudatif, celui de Karr plus caustique. Léon Sarty <sup>5</sup>dit d'elle, fort justement, qu'elle se « répand en éloges fleuris sur les cercles, les casinos, les réunions brillantes et bruyantes »<sup>6</sup>. *Nice la Belle* paraît en 1854 sous le patronyme de Solms. Alphonse Karr publie *Promenades hors de mon Jardin* en 1856<sup>7</sup>. Ils connaissent des conditions de parution, et un succès important, similaires. Il existe trois éditions de *Nice la Belle*, <sup>8</sup>avec treize tirages successifs, ce qui est énorme pour l'époque. Selon Saqui<sup>9</sup> « Nizza la Bella demeurera comme une sorte de guide très intéressant, très vivant et très personnel de notre pays qu'elle a aimé »<sup>10</sup>. L'ouvrage de Karr connut également un succès important, auprès du « Tout-Paris ». Dans la lettre I adressée à Léon Gatayes, Karr avoue : « ces lettres ne renfermeront que les pensées d'un homme qui n'aime pas les voyages<sup>11</sup>. »

Ce guide touristique et ce récit de voyage montrent des différences déjà évidentes entre les deux genres. L'ouvrage de Mme Rattazzi qui est resté le plus célèbre, est entièrement consacré à la ville, avec un avant-propos historique. En revanche, Karr, publiant sous forme de pseudo lettres, adressées à des interlocuteurs variés, traite surtout de villes italiennes<sup>12</sup>. Sur 287 pages que compte l'ouvrage, il n'en consacre qu'une vingtaine à Nice<sup>13</sup>.

Après un avant-propos historique d'une quarantaine de pages, Mme Rattazzi décrit Nice durant quatre-vingts pages: « Je raconte, je discute et j'observe (dit-elle) n'empruntant ni une méthode ni une marche<sup>14</sup> ». Ce sont des anecdotes, plus que des descriptions des lieux et/ou des habitudes : « Je veux m'arrêter avec les lecteurs quelquefois sur un souvenir, à propos de la promenade à la mode; rappeler une histoire si l'aventure d'hier permet d'évoquer

---

<sup>4</sup> Mme Rattazzi née en Irlande le 2 avril 1833, morte en 1902.

<sup>5</sup> Pseudonyme de la comtesse Zélie de Sautéron de Saint Clément, issue d'une famille de vieille noblesse provençale ; Elle fonde le journal *L'Union* en 1885, crée les guides qui portent son nom et publie sans date mais vraisemblablement en 1921 des souvenirs, *Nice d'Antan*, dithyrambe inconditionnel de la ville et de ses hivernants .

<sup>6</sup> Sarty, *Nice d'Antan*, 1921, Nice, Isnard, p 119.

<sup>7</sup> chez Lévy, à Paris. Alphonse Karr fait paraître *Voyage autour de mon jardin* en 1851 chez Curmer à Paris. Malgré le terme de voyage qui figure dans le titre, les sujets traités sont essentiellement botaniques; le texte se présente sous forme de lettres, avec des illustrations de planches polychromes de fleurs et nous ne le citons que pour information.

<sup>8</sup> L'édition italienne s'appelle *Nice*, la niçoise, *Nice Ancienne et Moderne* et la parisienne, *Nice la Belle et Monaco*.

<sup>9</sup> Joseph Saqui, né et mort à Nice (1871-1956) journaliste niçois, il est un des créateurs du Cercle de l'Artistique en 1895. C'est l'ancien directeur des Musées de Nice.

<sup>10</sup> Saqui, *Les Belles conférences du Musée Masséna* parues dans *L'Eclaireur du Dimanche*.

<sup>11</sup> Alphonse Karr, *Promenades hors de mon jardin*, Lévy, Paris, 1856.

<sup>12</sup> Comme Gênes ou le port de Nervi.

<sup>13</sup> Réparties dans les lettres, IX, XVI, XVIII et XX. On trouve aussi une allusion à la ville dans la lettre VII.

<sup>14</sup> Mme Rattazzi, *Nice la Belle*, p VII, *op. cit.*

le passé<sup>15</sup> ». Elle consacre une quarantaine de pages aux excursions des alentours. Elle jette sur les Niçois, un coup d'œil rapide, mais beaucoup plus indulgent que celui de Karr. Elle développe abondamment<sup>16</sup>, en revanche, à la différence de *Promenades hors de mon jardin*, ce qu'elle nomme « la haute vie à Nice », un tissu d'anecdotes et de potins mondains vus de manière très bienveillante. Elle s'extasie sur l'incognito des bals masqués<sup>17</sup>. Le dernier bal costumé du Cercle Masséna est, à ses yeux, « la réunion la plus brillante, la plus nombreuse, la plus cosmopolite »<sup>18</sup> de la saison, avec le concert annuel de Mme Vigier<sup>19</sup>. Mme Rattazzi est également sous le charme des bals d'enfants<sup>20</sup>.

Avec Karr, le sujet principal est la ville de Gênes. Le voyage part de Nice, où Karr réside alors, c'est là toute l'originalité. Deux types de remarques opposent les lieux et les êtres. Celles, très admiratives, face à la nature généreuse<sup>21</sup>, et celles, très méprisantes, vis à vis des autochtones. Tout le monde est égratigné : le paysan s'appelle vulgairement le rentier, la fausse noblesse pullule comme les moustiques et les mendiants. Seules les jeunes filles du peuple trouvent grâce à ses yeux<sup>22</sup>. Il fait une description animée, vivante et originale du Carnaval<sup>23</sup>.

Le genre justifie, à lui seul, la différence des approches. De plus, chacun trouve ici ce qu'il était venu chercher. C'est là que réside la magie du lieu. Mme Rattazzi, frondeuse tapageuse, fort jolie femme « avec de beaux yeux malheureusement trop myopes, un sourire séducteur mais figé sur des lèvres roses »<sup>24</sup>, selon Sarty, mène une vie mondaine brillante : Elle tient salon à Nice, le seul où l'on parle politique. Pour Karr, c'est la compensation, dans l'horticulture, d'une vie parisienne perdue de journaliste satirique.

## Des chroniques au guide touristique

Dans l'esprit publicitaire lié au développement de la villégiature hivernale, deux œuvres célèbres qui donnent l'image de la ville qu'ont les Parisiens par la voix officielle sont en forme de dépliant touristique : *La Mer de Nice* de Banville, poète reconnu, en 1860,<sup>25</sup> (c'étaient des chroniques à l'origine), et *la Côte d'Azur* de Stephen Liégeard en 1887, un guide touristique<sup>26</sup> avec l'aval de l'Académie Française.

Les titres des ouvrages sont significatifs de leur différence. Le premier est centré sur Nice, le deuxième, n'envisage la ville que parmi d'autres. L'œuvre de Banville propose des promenades incessantes qui conduisent de la ville vers l'Italie<sup>27</sup>, puis vers l'ouest jusqu'à Cannes, faisant de Nice le centre. Liégeard respecte le sens d'ouest en Est, qu'empruntent les voyageurs venus de Paris et du Nord<sup>28</sup>. Il élargit le champ côtier, par rapport à Banville. Il ne

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.VIII.

<sup>16</sup> Durant une trentaine de pages sur les 268 que compte l'ouvrage.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.101.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.113.

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp.102-104.

<sup>21</sup> *Ibid.*, lettre IX à Alphonse Lebatard, pp. 139-159.

<sup>22</sup> *Ibid.*, lettre XVIII au comte d'Alton-Shée, pp. 238-248.

<sup>23</sup> *Ibid.*, lettre XVI à Léon Gatayes, pp. 219-227, comme le reconnaît Saqui dans une de ses causeries *op.cit.*

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Ses chroniques littéraires sont réunies dans *Critiques*, parues dans un volume *Posthumes*, édité en 1917.

<sup>26</sup> Stephen Liégeard (1830-1923), ancien parlementaire et administrateur.

<sup>27</sup> V, la grotte St André - VI, Villefranche, puis Monaco durant plusieurs chapitres, puis XII, Menton et XIII Bordighera avec retour par la mer et, au passage, arrêt à nouveau à Monaco.

<sup>28</sup> Il est en cela représentatif des guides des années 80, comme le montre l'étude qui suit.

consacre à Nice qu'une cinquantaine de pages sur les 626 de l'ouvrage<sup>29</sup> faisant de la ville un passage.

L'émerveillement du premier contact face à la terre niçoise « cœur vibrant de toute la Riviera [...] la Provence des Provinces »<sup>30</sup>, est une constante du voyageur qui matérialise un rêve archétypal. Lord Brougham, aristocrate anglais donna le ton, et illustre les propos de Banville<sup>31</sup>, « on vient à Nice pour une semaine et on y reste toute la vie. » Les descriptions débordent d'enthousiasme. C'est une sorte de « réclame » vantant les mérites indéniables d'un lieu, d'une « splendeur méridionale »<sup>32</sup>, selon les termes de Nietzsche.

Vers 1860, ce sont surtout les chroniqueurs qui excellent dans le genre publicitaire, pour inciter le « Tout-Paris » à venir à Nice en villégiature. Deux exemples, Alphonse Karr<sup>33</sup> et Théodore de Banville<sup>34</sup> correspondent à la première phase d'élaboration des mythes de la ville. Tous deux adressent aux amis laissés dans la Capitale, des articles et des chroniques, recherchés par les gens de goût. Ils y font une ardente propagande pour Nice.

Publiés dans des journaux, ces textes, même s'ils viennent de deux plumes politiquement opposées, et d'une qualité littéraire très différente, sont issus d'hommes déjà célèbres à Paris. Ainsi naît une tradition. On ne vient pas à Nice pour se lancer, mais pour continuer d'être, lorsqu'on est déjà connu. C'est le commencement de toute une idéologie des *has been* qui perdure jusqu'à la guerre de 1914.

Le père d'Alphonse Karr était bavarois, pourtant le fils se révèle comme l'un des journalistes et chroniqueurs les plus parisiens du temps de Louis-Philippe. Ses chroniques du *Figaro*<sup>35</sup> assurèrent sa réputation. C'est le boulevardier type. Il fréquente les théâtres, cafés et journaux des Grands Boulevards à Paris. Sa plume, légère et facile, égratigne les milieux en vogue, politiques, littéraires ou artistiques. Il vient à Nice, après avoir eu la révélation de la politique<sup>36</sup>. Karr, fut directeur du *Figaro* à partir de 1839. *La Gazette de Nice*, journal cavourien qui appartient à Arson, lui ouvre ses colonnes. Durant son séjour à Nice, il collabora au *Passe-Partout*, petit journal satirique, édité par la librairie Visconti.

Il s'était fait une réputation d'original. Lorsqu'il arrive dans le midi, vêtu de velours noir de la tête aux pieds, « il évoquait à la fois les médecins de Molière et l'Enchanteur Merlin »<sup>37</sup>. La comtesse de Sauteiron, alias Léon Sarty, reconnaît que « parler de Nice et ne pas parler d'Alphonse Karr serait une faute impardonnable »<sup>38</sup>. Elle le dépeint comme un « jeune faune » dans sa jeunesse, et comme le génie de la montagne des contes allemands, dans sa vieillesse. L'universitaire Jean Onimus dans les années 1980, dresse ainsi son portrait : personnage insaisissable et contradictoire, journaliste à la mode, créateur d'un

---

<sup>29</sup> Il consacre, dans l'ordre, un chapitre à Hyères et le pays des Maures - Saint Raphaël - Cannes - Iles de Lérins - l'Estérel - Grasse - Antibes - Nice et ses environs - la Cornique - la Principauté de Monaco - Menton et ses courses de montagnes - Bordighera - Ospedaletti - San Remo. De San Remo à Gênes.

<sup>30</sup> Frédéric Mistral in Dévoluy et Borel, *Au Gai Royaume de l'Azur*, Grenoble, Editions J. Rey, 1924, préface, p.13.

<sup>31</sup> Théodore de Banville, *La mer de Nice*, lettres à un ami, Marcel Petit éditeur, 1860.

<sup>32</sup> Selon les termes que Nietzsche emploie dans une lettre qu'il adresse à son ami Peter Gast le 4 décembre.1884.

<sup>33</sup> Journaliste français né à Paris en 1808 et mort à St Raphaël en 1890.

<sup>34</sup> Poète et écrivain français, né à Moulins en 1823 et mort à Paris en 1891, auteur de chroniques littéraires.

<sup>35</sup> *Le Figaro*, hebdomadaire de la vie parisienne, créée en 1854 par Hippolyte de Villemessant, devient quotidien en 1866.

<sup>36</sup> En 1848, il défend Cavaignac contre Louis-Napoléon. Après le Coup d'Etat du 2 décembre, se sentant menacé, il s'exile volontairement, à Gênes d'abord, puis à Nice encore sarde.

<sup>37</sup> Alain Decaux, journaliste académicien contemporain, *Les Heures brillantes de la Côte d'Azur*, Perrin, 1964 p.92.

<sup>38</sup> Sarty, *Nice d'Antan*, p.21., *op. cit.*

mensuel satirique à grand succès, « Les Guêpes », menant une vie très active scandée d'aventures galantes et de scandales littéraires, romancier très abondant, dramaturge emphatique et creux, amuseur public : un homme léger qui avait une passion : le jardinage<sup>39</sup>.

Lorsque Karr arrive à Nice, il est très connu des milieux parisiens en vogue. Quand il commence à cultiver ses fleurs, il fait paraître des communiqués dans la presse de Paris, vantant les mérites de ses envois, qui ne passent pas inaperçus. Dans les lettres qu'il écrit, il vante ses productions, mais aussi le pays où elles éclosent: « Le ciel, rose le matin, lilas le soir, est d'un bleu très limpide et très particulier tout le jour, et la nuit, au lieu de devenir noir, il devient du lapis des pervenches<sup>40</sup>. » Au Comte d'Alton Shée, il écrit : « O pays béni sous les baisers ardents du soleil! Le jasmin, la tubéreuse, la violette s'y cultivent en champ, comme en France les choux, les betteraves et le colza<sup>41</sup>. » On lit, sur les boulevards parisiens, ses déclarations d'amour azuréennes qui suscitent, chez les gens du monde, et chez les artistes, un désir renouvelé de visiter Nice. Il devient une attraction inévitable: les rois et les empereurs<sup>42</sup> lui rendent visite, mais aussi Mistral, Dumas ou Banville. Ses textes, destinés à un vaste public, sont un agréable divertissement<sup>43</sup>. Karr marque une étape importante du lancement, commencé un siècle plus tôt, par Smolett, de ce qui deviendra la Côte d'Azur.

Théodore de Banville, plus poète que Karr, mais un peu journaliste lui aussi, lorsqu'il arrive à Nice, est connu également des milieux parisiens. A l'inverse de Karr, il ne vient pas comme exilé politique. Il est protégé du gouvernement impérial de Napoléon III. Il publie *La Mer de Nice* en 1860, pour flatter le pouvoir, les Niçois et les Italiens peut-être. Ce récit de voyage paraît en feuilleton, dans le *Moniteur Universel*<sup>44</sup>, avec le sous-titre « Lettres à un ami », en réalité Julien Turgon, directeur du journal en question. L'enthousiasme esthétique de Banville s'adresse à des lecteurs moins nombreux que ceux de Karr, mais plus raffinés. Son ouvrage n'est pas une œuvre réaliste, ni un récit pittoresque, mais plutôt une sorte d'adéquation du rêve intérieur de Banville<sup>45</sup> et des paysages auxquels il s'identifie. Il cherche, sans prétentions philosophiques, à communiquer directement ses émotions. La nature niçoise est un livre de symboles. L'ouvrage descriptif, œuvre de journaliste et de poète, avec quelques *a priori* esthétiques allie lyrisme et expression de la Beauté. Ses pages narratives, dans un style affectif ampoulé reprennent parfois des guides touristiques ou d'autres ouvrages antérieurs: « Voici le noir laurier dont les trois muses se couronnaient et, vivace, immortel, impérissable et sacré comme l'amour même, voici le myrte !<sup>46</sup> » Rome, un parfum d'orient et de fond judéo-chrétien, et la Grèce antique, plus que l'évocation réaliste d'un jardin méditerranéen, sont une synthèse romantique et intellectuelle, d'un paysage mental.

C'est dans ces récits de voyage, chroniques et guides touristiques, des années 1860, que s'élaborent les grandes images de la ville.

Les grandes images du site trouvent leurs origines avec trois voyageurs des siècles précédents, la première par procuration, les deux autres comme voyageurs effectifs.

---

<sup>39</sup> Dans un article paru dans *Le Mesclun*, n° 19.

<sup>40</sup> Alphonse Karr, *Promenades hors de mon jardin*, Paris, Lévy 1856, p.245.

<sup>41</sup> *Ibid.* p.248.

<sup>42</sup> Victor Emmanuel, Roi du Piémont, Louis 1er de Bavière, le Prince Oscar de Suède, l'Impératrice de Russie.

<sup>43</sup> *Le Livre de Bord, Promenades hors de mon jardin, op. cit.*

<sup>44</sup> *Le Moniteur Universel* est un des grands organes principaux de la presse impérialiste.

<sup>45</sup> Comme le souligne son préfacier.

<sup>46</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.9, *op. cit.* : phrase citée dans l'introduction à l'ouvrage de l'édition nommée.

Mme de Sévigné rapporte les propos de sa fille et de son beau-fils.<sup>47</sup> Elle y parle des fascines [...] toutes d'orangers, de lauriers-roses, de grenadiers! Ils ne craignaient pas d'être trop parfumés<sup>48</sup>. » Grande épistolière devant l'Éternel, cette aristocrate à l'imagination galopante, écrit ainsi le premier texte d'idéalisation de Nice, une ville qu'elle imagine, une ville où elle n'est jamais allée, une ville que recopieront dans leurs récits, les autres voyageurs. Ce n'est là qu'un hasard anecdotique qui crée, avant l'heure, l'image d'un beau jardin.

Avec Mme de Genlis et l'abbé Delille, voyageurs effectifs, s'introduit la description de la montagne et de la mer. Ces trois éléments associés, jardin, mer, montagne, très importants pour l'imagerie niçoise, prennent ainsi leurs racines avant 1860.

En 1691, Madame de Sévigné s'extasiait : « Jamais il ne s'est vu un si beau pays. » On est dans le domaine de l'idéalisation littéraire<sup>49</sup>. L'expression « le plus beau pays », d'une grande banalité, sera monnaie courante, au fil des années exprimant un cri du cœur, une évocation, sans style ou de type journalistique, destinée à un grand public mondain ou encore le goût romantique pour le grandiose<sup>50</sup>.

Les textes de Banville sont très significatifs des grandes représentations ultérieures de la ville. Il s'agit d'abord d'images qui sont liées à une réalité géographique urbaine. Il est le précurseur d'une première idée qui deviendra banale, la dualité de la ville, l'ancienne et la nouvelle. La référence reste la vieille ville. Banville note: « Le vieux Nice [...] est une ville réelle », condamnant le caractère artificiel qui sera souvent reproché à Nice ensuite.

Il est aussi un des premiers à ridiculiser la frontière naturelle que constitue le fleuve Paillon, entre ces deux villes antithétiques qui s'ignorent. On est ici dans une mentalité de type colonial des hivernants parisiens qui jettent un regard méprisant sur la population autochtone pour une double raison : D'abord c'est Paris regardant la province, ensuite c'est le bourgeois nanti regardant les pauvres. Presque aussi large que la Seine à Paris, le Paillon roule moins d'eau que de cailloux et moins de cailloux que de quolibets. Carrière de pierre et de sable, plage de galets, de linges éclatants de lumière y jouent sous le vent. Sardou, qui était de Cannes, disait : « Le Paillon est un séchoir. C'est tout de même un lavoir d'abord. Les cultivateurs y labourent, les troupeaux y paissent. »<sup>51</sup> Banville y a vu des marchandes de fruits et légumes. Liégeard, vingt-sept ans plus tard, s'étonne encore de cette manière variée et insolite, d'utiliser le lit du pseudo fleuve<sup>52</sup>. Banville utilise pour qualifier le Paillon, des termes tels que « cours d'eau idéal » ou « fleuve abstrait<sup>53</sup> ». Après la tempête, la Méditerranée

---

<sup>47</sup>de Grignan, dans deux lettres, datées du 2 juin 1672 et du 10 avril 1691 La première répond à un courrier de sa fille, qui s'était rendue à Nice, en mai 1672. La deuxième, propose un compte-rendu personnel du siège de la ville du mois de mars 1691, sous le commandement du maréchal de Catinat, siège auquel participe le marquis de Grignan

<sup>48</sup> Mme de Sévigné, *Lettres*, Paris, Hachette, nouvelle édition, 1925, 14 volumes; X, pp.14-15.

<sup>49</sup> Lettres déjà citées.

<sup>50</sup> Balme en 1863 (*Mon voyage à Nice*, p.41, *op. cit.*) s'extasiait sur les grands spectacles de la nature qui ne manquent point à Nice selon lui.

<sup>51</sup> De Souza, *Nice capitale d'hiver*, p.272., *op. cit.*

<sup>52</sup> : « A sécher le linge, coller des affiches, paître les troupeaux, et fournir les électeurs pour s'entre lapider, à tout enfin, hormis à charrier l'eau absente. » Liégeard, *La Côte d'Azur*, p. 287, *op. cit.*

<sup>53</sup> « Les marchandes de fruits et de légumes, qui,[...]placent leurs tréteaux au beau milieu du sable sur lequel est censé rouler le torrent Paillon, si inutilement emprisonné par des quais magnifiques. Ce torrent [...] ne possède pas une seule goutte d'eau, et son sable, déchiré par la soif, appelle avec anxiété un jour de pluie. J'étais irrité et humilié d'entendre appeler torrent un cours d'eau purement idéal (*suit la légende de l'homme à la trompette*) dans l'espèce, le Paillon m'est apparu comme un fleuve abstrait et purement mythique. Hamlet dit « Il y a au ciel et sur la terre bien des choses que nous ne saurions voir »; le torrent Paillon est, au premier chef, une de ces choses-là » (*ibid.*, pp. 46-47).

retrouve son calme, mais le Paillon continue à rouler des pierres pendant quelques jours. L'expression de « Nil en miniature » que Banville emploie, à la fois explicite et ironique, exprime, avec justesse, les caprices du fleuve. Liégeard, vingt-cinq ans plus tard, reprend le ridicule dans la description de la crue historique du fleuve au « lit torrentueux » qui, en 1530, emporta la moitié de la ville<sup>54</sup>.

Au delà des interprétations réalistes, le pouvoir évocateur du site mène à des interprétations symboliques et à un certain lyrisme littéraire.

La vieille ville est génératrice d'exaltation personnelle. *Paganini*, invité par le Comte de Cessole en 1836, est venu jouer et mourir à Nice. Son souvenir ébranle Banville. Lorsqu'il se promène dans les ruelles obscures, il revoit « invinciblement cette terrible, cette grandiose, cette effrayante tête<sup>55</sup> de Paganini, si impérieusement modelée par le génie et par la douleur »<sup>56</sup>. « Me voilà à Nice, dans cette bourgade de soleil et des fleurs où Paganini est venu mourir, quand ce cygne effaré d'amour se lassa d'être Orphée<sup>57</sup>. » Orphée, la poésie; Paganini, la musique. Ces deux figures du lyrisme semblent lui chuchoter les mots brillants, les alliances musicales les plus aptes à traduire le spectacle où il reconnaît tout ce qu'il aime. L'Idéal, selon lui, est dans la modernité autant que dans la Grèce antique. C'est ce qu'un artiste tel que Paganini lui inspire. Il s'exalte sur la description du visage du musicien, fait des commentaires à propos de l'apaisement que Paganini a peut-être trouvé à Nice<sup>58</sup>.

La ville est chargée, par endroits seulement, d'histoire et de symboles propres aux illusions de l'imagination. On oublie parfois la topographie urbaine, pour se tourner vers le site géographique exceptionnel. On entre alors dans le registre des évocations lyriques.

Nice, c'est d'abord, l'auberge espagnole des références.

Très souvent les chroniqueurs la comparent à d'autres lieux chargés d'évocation ou de sens symboliques, avec des leitmotifs significatifs, culturellement parlant. Dans un style un peu grandiloquent, le paysage niçois inspire à Banville une curieuse réminiscence paradoxale. « J'ai beau être dans un pays de citronniers et de lauriers roses, nulle part je n'ai revu plus distinctement avec les yeux du rêve les ombrages noirs de Watteau<sup>59</sup>. » C'est une mémoire affective *a contrario*, une sensation proustienne inversée: Certaines allusions seront imaginaires, comme celle de l'Eldorado et Banville la fait aussi.

Ensuite, quand on essaye de trouver une « niceité », un premier élément de définition tourne autour du *monde de l'irréel*.

Pour l'artifice théâtral, le consensus, chez les chroniqueurs/voyageurs, se fait autour d'un mot clé « décor », élément fondamental du théâtre. Banville rapporte, dans *La mer de*

---

<sup>54</sup> « Le Paillon qu'on a beau enchaîner sous des ponts, masquer sous des jardins, écraser sous des casinos, et qui reparaît de plus fort, s'enorgueillissant après plus de trois cents ans de soif, d'avoir vu déborder une fois (en 1530); il est vrai que, largement abreuvé cette fois-là, il emportait la moitié de la ville aux tourbillons de son ivresse » (Stéphen Liégeard, *La Côte d'azur*, p.288., *op. cit.*

<sup>55</sup> Tête qui inspira une sculpture à David d'Angers.

<sup>56</sup> Banville in *La mer de Nice*, p.38, *op. cit.*

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> « O Paganini ! S'il dut y avoir un jour de repos, une heure d'oubli pour le démon du chant, pour le violoniste jaloux, pour l'enchanteur du bois sonore qui succombait sous la magie de ses propres enchantements, ce fut sans doute dans ce Nice mélodieux et calme qui porte en lui une si intense faculté d'apaisement » Banville, *La Mer de Nice*, p.38, *op. cit.*

<sup>59</sup> *Ibid.* p.152.



Nice<sup>60</sup>, que « les jeunes diplomates exilés appellent « décor de tragédie », le portique romain ouvert dans les maisons blanches à terrasses qui dominent la mer. » Plus globalement, il juge la ville comme un « décor d'opérette ». Il ajoute « si les Anglais n'arrivent pas, je crains qu'on ne roule (la mer) sur un cylindre et qu'on ne la range dans le magasin des décors »<sup>61</sup>. La métaphore théâtrale se poursuit avec « spectacle »<sup>62</sup>. Banville<sup>63</sup>, est un des premiers à parler de « site spectaculaire ». Il pose la question rhétorique « Pourquoi des maisons réelles devant cette mer qui peut-être n'est qu'un songe créé par la baguette d'un enchanteur<sup>64</sup> ? »

Autre mot clé « féerie ». L'anecdote de la canne de Karr, rapportée par Banville, est révélatrice: « A peine arrivé, tu planteras ta canne dans mon jardin et le lendemain, à ton réveil, tu verras qu'il y a poussé des roses »<sup>65</sup>.

Le deuxième élément de définition c'est la notion de Carte postale.

Dans la description de la ville, on tombe dans les schémas traditionnels de celui qui contemple une œuvre d'art. Smolett déjà parle de Nice comme offrant « un tableau » des plus agréables. Banville en 1860, évoque également « un calme et riant tableau »<sup>66</sup>. Deux éléments sont fondamentaux, la lumière et la couleur. Dans les divers commentaires admiratifs, revient l'idée d'une invasion de lumière, ce que Banville appelle « un souffle de lumière »<sup>67</sup>. La couleur reine, c'est le bleu, bleu de la mer et bleu du ciel, bleu qui donne le tempo. D'abord, c'est le bleu du ciel. Karr en 1854, parle « d'un bleu presque violet, du bleu lapis des pervenches à l'ombre »<sup>68</sup>. Avec bleu, en un mot, tout est dit. Henri Moris, archiviste des Alpes Maritimes, a intitulé *le Pays Bleu*, un grand volume illustré, préfacé par André Theuriet, publié en 1900. Il donne l'explication détaillée de cette appellation dans son ouvrage :

C'est vraiment le pays bleu; car nous avons là toutes les nuances du bleu, depuis les teintes les plus délicates jusqu'aux plus foncées, depuis le bleu tendre des montagnes jusqu'au bleu profond du ciel et au bleu paon de la mer « ce ciel d'en bas » selon l'expression pittoresque d'Alphonse Karr<sup>69</sup>.

Les qualificatifs du bleu, au-delà de leur variété se regroupent en deux champs sémantiques. L'un renvoie à la notion picturale d'un bleu profond virant au mauve. L'autre à un sentiment d'admiration face à la beauté minérale. On la retrouve avec le motif du métallique, dans l'expression de Maeterlinck : « Nice flamboie dans sa coupe de saphir et d'argent<sup>70</sup>. » Banville dans *la Mer de Nice*, évoque la « vaste mer éclatante, polie et limpide

---

<sup>60</sup> P.44, *op. cit.*

<sup>61</sup> Banville, p.47, *op. cit.*

<sup>62</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.47, *op. cit.*

<sup>63</sup> Banville, *La mer de Nice*, p.112, *op. cit.*

<sup>64</sup> Banville, *La mer de Nice*, p.112, *op. cit.*

<sup>65</sup> *Ibid.* Maurice Maeterlinck (né à Gand en 1886-mort à Nice en 1949), écrivain belge d'expression française, dans sa Préface *Au Gai Royaume de L'Azur* présente les Alpes Maritimes comme « l'un des coins les plus féeriques de la planète les fantastiques mais inhabitables régions tropicales exceptées » (Dévoluy et Borel, *Au gai royaume de l'azur*, Grenoble, éditions J. Rey, 1924, Préface Maeterlinck, p. 7).

<sup>66</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.37, *op. cit.*

<sup>67</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.118, *op. cit.*

<sup>68</sup> Citation reprise par Jean Onimus dans l'article qu'il consacre à Alphonse Karr dans *Le Mesclun*, n° 19.

<sup>69</sup> Henri Moris, *Au pays bleu*, Préface d'André Theuriet, Paris, Plon 1900, p.10.

<sup>70</sup> *Gai royaume de l'Azur*, Préface, p.9, *op. cit.*

comme un saphir démesuré »<sup>71</sup>. La mention de saphir, conforte cette sensation commune de minéralité<sup>72</sup>.

Le site de Nice apparaît comme une source d'inspiration picturo-littéraire dans une relation au paysage relativement moderne, qui fait intervenir le domaine des impressions et une conception du paysage comme sujet, et non comme décor. Mais la ville fait naître surtout deux mythes majeurs sous le signe de l'orientalisme : un paganisme voluptueux et l'Eden.

Le premier mythe s'exprime dans les métaphores féminines de la ville, du profane au sacré. Les représentations de Nice iront ainsi de la séductrice à la déesse de l'Amour, jusqu'à la guerre de 1914, d'abord avec des récits de voyage et des guides touristiques, puis par des romans. L'image de la ville est liée à l'allégorie d'une femme séductrice<sup>73</sup>. Si la métaphore existe dès 1860, le lien avec l'amour se développera surtout entre 1880 et 1914.

La déification païenne passe surtout par *Vénus*. Banville, le premier, écrit « la mer de Nice est faite pour porter les Vénus et les Amphitrites »<sup>74</sup>. Il évoque la ville: « Coquette comme une Vénus Galathée<sup>75</sup> mollement couchée sur les flots amers. » Pour lui, « Nice est une déesse vivante et souriante sortie des flots d'écume sous un baiser du soleil »<sup>76</sup>. Semblant célébrer les noces mythologiques d'Apollon et d'Aphrodite cet apologue, très orientaliste, de la sensualité et de l'amour qui croit proposer un retour à la Grèce Antique, ne concrétise que l'imaginaire fin de siècle.

L'allégorie de la ville peut prendre une dimension sacrée qui dépasse l'image de la séductrice courtisane, avec celles de nymphe et de sirène qui se répéteront, au fil du temps, en se renforçant à partir des années 1880. Dans les guides touristiques, Banville et Gabrielle Réval, à soixante-dix ans de distance, évoquent cette même image. Le premier parle de « l'irrésistible séduction de cette Méditerranée à peine plissée par le vent en tout petits plis ondoyants comme la tunique légère d'une nymphe endormie<sup>77</sup>. »<sup>78</sup>

En parallèle, sur le plan chronologique, au paganisme voluptueux et à la terre de perdition, un autre grand mythe, l'Eden, est plus largement exploité que le précédent, surtout sous son motif du jardin. Il passe par des archétypes païens conduisant à une idéalisation du site. Il rejoint le paganisme voluptueux, avec l'origine divine attribuée à Nice, terre bénie des dieux. Il est présent surtout dans les guides touristiques, pour des raisons publicitaires évidentes, mais sera aussi, plus tard, dans les romans<sup>79</sup>.

En 1861, Mistral dit de Nice, « un pays de Dieu », faisant basculer le mythe, du polythéisme antique au monde chrétien monothéiste. Les chroniqueurs reprennent le thème de l'hortus deliciarum, du jardin des Hespérides à l'Eden. L'émerveillement ressenti, dès le premier contact, face au site de Nice, correspond au sentiment qu'éprouve le voyageur d'avoir

---

<sup>71</sup> Banville, *La mer de Nice*, p.41, *op. cit.*

<sup>72</sup> De Souza trouve aussi des qualificatifs minéraux pour définir cette teinte dominante. La métaphore filée insiste sur la vivacité de la couleur. « A travers une limpidité de cristal, l'air bleu a des colorations de pierres précieuses, il semble qu'il vibre sans cesse d'étincelles précipitées. Il est électrique, il est tonique, il est léger et fort ». *Nice Capitale d'hiver*, p.293, *op. cit.*

<sup>73</sup> La métaphore de la ville/femme est loin d'être une originalité. Ce qui l'est plus, c'est l'assimilation à la séductrice. Sur les cartes postales, c'est une jolie fille qui symbolise la ville. Elle est brune, alors que Paris est une blonde. Elle porte jupon court, de couleur vive, et tablier noir. Un étroit corselet serre sa chemisette et ses épaules s'ornent d'un fichu à fleurs. Son chapeau de paille blonde est semblable à celui qui coiffait ses aïeules, les jeunes grecques de l'Archipel. Au cou, présent de son amoureux, un bijou d'or qu'on nomme « esclavage ».

<sup>74</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.119, *op. cit.* Amphitrite, épouse de Neptune, fille de l'Océan, déesse de la mer.

<sup>75</sup> Galathée : nom de la statue aimée par Pygmalion et animée par Aphrodite.

<sup>76</sup> Banville, *La Mer de Nice*, *op. cit.*

<sup>77</sup> Théodore de Banville, *La Mer de Nice*, p.118, *op. cit.*

<sup>78</sup> Ailleurs encore : « c'est ici que je vois distinctement flotter les robes bleues des sirènes » (*ibid.*).

<sup>79</sup> A un degré moindre, selon les lois du genre qui n'utilise ici la ville que comme une toile de fonds.

trouvé la matérialisation inattendue du jardin paradisiaque, un paysage miraculeux, lieu idéal onirique et allégorique, mélange d'imagination et de réalité, l'*hortus deliciarum* de la littérature médiévale. Mythologie païenne antique de pommes d'or ou croyances bibliques chrétiennes, l'*hortus deliciarum* évolue, dans ses avatars chronologiques. Banville affirme, plagiant Dante dans la lettre à Turgon<sup>80</sup> « Ici c'est le paradis à la porte duquel on laisse toute désespérance ». Le terme clé de « délices » se retrouve, à plusieurs reprises, sous sa plume<sup>81</sup>. Tous les jardins participent à la même quête du paradis perdu et soumettent la nature à leurs artifices<sup>82</sup>. Banville notait à propos de la ville: « Un paradis terrestre fait pour la solitude ».

Karr, poète jardinier, devient célèbre pour ses violettes<sup>83</sup>. Dans une lettre à Bussoni, il rappelle, après avoir énuméré les différentes essences qu'on peut trouver, que le jardin niçois est un véritable lieu de vie. « Le jardin n'est pas à Nice comme ailleurs. Le jardin est un domicile, on y mange, on y dort, on y est négligemment vêtu<sup>84</sup>. »

La notion de jardin subit des métamorphoses. Le terme de « serre » par exemple prend rapidement une acception figurée, même si pour Karr, le substantif est employé dans son sens propre, lorsqu'il évoque une « serre tempérée ». C'est une végétation particulière qui permet ces interprétations. Qui dit jardin dit fleurs. « Les fleurs partout, il y en a »<sup>85</sup>. Banville parle de « paradis des roses »<sup>86</sup> la reine des fleurs, très présente ici. Il affirme : « Cette petite oasis existe en plein conte de fées<sup>87</sup>. »

Il est une plante privilégiée de ce jardin extraordinaire, le palmier. Banville rappelle l'anecdote du marin Bresca, lors de l'érection de l'obélisque place Saint-Pierre en 1584, qui obtint le monopole de la palme pour le monde chrétien occidental, ce qui explique son abondance, dans la région de Vintimille<sup>88</sup>. Il exprime aussi la symbolique de pérennité du palmier: « Rien ne porte le cachet de l'éternité comme ces palmiers qui lentement, si lentement, mais d'un vol implacable et sûr, montent vers l'abîme qui les attire »<sup>89</sup> et « les feuilles de palmiers sont comme l'âme humaine, affamées de bleu et altérées d'infini »<sup>90</sup>.

A l'image de l'*hortus deliciarum* et de ses métamorphoses chronologiques, s'ajoute celle du temps immobile. Cette double fiction est un des fantasmes de l'orientalisme, accompagné d'une sensualité obsédante. A Nice, le temps semble suspendu. Cette utopie du temps immobile le fait s'interrompre dans un éternel printemps<sup>91</sup>. Banville affirme que l'heure présente est l'éternité elle-même.

Puisque c'est Pâque éternelle, sont bannis la pluie, la neige, le vent et les tempêtes. L'image périphérique de la tempête paradoxale trouve son origine avec Banville: On est là au bord du scandale mais l'éphémère de la situation la fait accepter : « Ce coup de mer a été le

---

<sup>80</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.38, *op. cit.*

<sup>81</sup> Il dit du pays de Nice qu'il s'agit « d'une continuité de délices » et de Nice même, qu'elle est « une délicieuse petite ville » (*ibid.*). Mme de Sévigné déjà, en 1691, influencée par la description qu'on lui a faite du lieu, écrivait « jamais il ne s'est vu un pays si délicieux » et Durandy, beaucoup plus tard, reprend à son compte le « rivage délicieux » dans *Mon Pays*, avis au lecteur.

<sup>82</sup> Adam et d'Ève chassés du Paradis à la suite du péché auraient jeté, en passant près de Menton, les citrons parce qu'ils auraient retrouvé là une image de leur passé perdu.

<sup>83</sup> Bussoni, en 1853, écrit « sur les bords de la Méditerranée [...] c'était le jardin qui allait créer le jardinier »

<sup>84</sup> Alphonse Karr, *Promenades hors de mon jardin*, pp. 245-248, *op. cit.*

<sup>85</sup> Stephen Liégeois, *La Côte d'Azur*, p.302, *op. cit.*

<sup>86</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.37, *op. cit.*

<sup>87</sup> *ibid*

<sup>88</sup> *ibid*, pp.91 et suivantes,

<sup>89</sup> *Ibid*, p.93.

<sup>90</sup> *Ibid*.

<sup>91</sup> Clément Balme évoque ce ciel « où le sombre hiver lui-même conserve la douceur et toutes les apparences du printemps » (*Mon Voyage à Nice*, p.5.).

plus violent depuis vingt ans[...] au lendemain d'une scène pareille, elle a repris ses fraîches couleurs, son regard lumineux et ineffable »<sup>92</sup>.

Les conditions météorologiques de rêve engendrent un état d'esprit, à mi-chemin entre la folie et l'ivresse, que n'ont pas manqué d'avoir certains artistes. On est dans une poétique de la torpeur. Le terme clé d'« oubli », (celui quasi général du « chagrin » s'exprimant surtout sur le mode poétique,) se retrouve sous la plume de Banville « Nice restera sans rivale parmi les séjours d'oubli [...] A Nice, l'air est si tiède, le soleil si bienfaisant, la vie si douce, qu'on s'y oublie<sup>93</sup>. »

Au terme d'oubli, il faut ajouter celui de repos, menant à une sérénité, parfois paradoxale de l'enivrement, une sérénité stérile ou inspiratrice de mièvreries et d'affectations. Pour certains, les plus nombreux, cette vacuité débouche sur un *Carpe Diem*. Banville et Mme Rattazzi se rejoignent pour reconnaître au cadre un effet d'inertie<sup>94</sup>. Le premier rappelle le pouvoir dormitif de la mer, et conclut « laisse-toi mourir, laisse-toi vivre<sup>95</sup> ! » Le concept du bonheur est accompagné généralement, d'une sensation de jouissance profonde. Banville parle, dans sa lettre à Turgan, d'« une coupe de félicité où ruisselle le bonheur invisible »<sup>96</sup>.

Dans une moindre mesure, en écho à ces images du site, s'amorce une analyse plus ou moins caustique des cosmopolites hivernants qui se développera surtout durant la Belle Epoque. Les références mondaines correspondent à un parisianisme flagrant. Banville, en 1860, et Liégeois en 1887, parlent de « boulevard du Gand »<sup>97</sup>. Le « Tout-Paris » aimait à se montrer, snobisme oblige, à heures imposées, comme au Bois de Boulogne, sur la Promenade des Anglais. La ville devient, le temps d'une saison, le centre d'attraction. Karr parle de Nice comme de la « capitale d'hiver du monde ». Nice est métaphoriquement considérée par Banville<sup>98</sup> comme « Paris en balade ». La promenade des Anglais en est la vitrine. Banville évoque ce qu'il appelle le « flirt des chaises avec les bancs »<sup>99</sup>. En contradiction avec l'avis général laudatif, Karr fait la fine bouche. Il ne relève que la poussière du chemin des Anglais « *fashionable*, au bord de la mer, mais sur la partie de la plage la moins pittoresque »<sup>100</sup>.

Les Niçois sont, le plus souvent absents. Dès 1850, Alexandre Dumas notait que les autochtones nommaient *Inglesi*, les « Anglais », tous ceux qui n'étaient pas niçois. Les relations sont vite limitées, dans un rapport distant, de type maître-valet. Les Niçois tolèrent la présence étrangère, en profitent, mais ne font pas beaucoup d'efforts pour plaire. Karr est le meilleur précurseur de la future verve critique commune. Il ironise: « Ils mangent et boivent peu. Pour le reste, ils vivent dans une insouciance admirablement complète<sup>101</sup>. » Dans le portrait qui est fait d'eux par les étrangers, ne rien faire reste le mot d'ordre pour les Niçois.

---

<sup>92</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.52, *op. cit.*

<sup>93</sup> *Ibid*, p.118.

<sup>94</sup> Normand dans le dernier tercet du sonnet *le Cagnard*, écrit à Cannes, évoque la même atmosphère :

C'est le divin « Cagnard », le repos au soleil  
C'est le mélange exquis, sous l'azur qui rayonne  
De la demi-pensée et du demi-sommeil  
(Jacques Normand, *Soleils d'hiver*, p.130, *op. cit.*.)

<sup>95</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.47, *op. cit.*

<sup>96</sup> *Ibid*, Delille en 1801 poétise ainsi : « ô Nice, heureux séjour » et Berlioz en 1831 s'extasiait déjà : « voilà la vie et la joie qui arrivent à tire d'aile ».

<sup>97</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p.112, *op. cit.*

<sup>98</sup> *Ibid*.

<sup>99</sup> *Ibid*, p.63, *op. cit.*

<sup>100</sup> Karr, *Promenades hors de mon Jardin*, p.126, *op. cit.*

<sup>101</sup> *Ibid*, p.146.

Karr, les définit d'une formule à l'emporte-pièce: « Ce sont des chasseurs d'alouettes rôties<sup>102</sup>. » Dans ce même portrait, ils préfèrent tirer leur gain des autres, plutôt que de leur labour. Cette paresse conduit à l'insouciance et à l'apathie. On en vient à craindre de se compromettre, lorsque sévit la corruption.

Ce sont plutôt les femmes jeunes du petit peuple qui sont décrites, avec des costumes pauvres, mais gais. Une pointe de rouge anime les haillons, selon Karr<sup>103</sup> et quelques autres après lui, [Monselet<sup>104</sup>, Léon Sarty<sup>105</sup>]. Elles portent de gros anneaux dorés aux oreilles. Jolies, elles vieillissent vite, comme toutes les méditerranéennes. Leurs cheveux sont noirs et abondants<sup>106</sup>, leurs yeux couleur d'encre et leurs mains trop grosses.

Au fil du temps, les modes d'inspiration évolueront d'une littérature de circonstance avec Banville, dans les années 1860, à la notion de lieu littéraire, avec à la Belle Epoque, des œuvres de témoignages et de fiction qui insistent davantage sur les hommes. On distinguera alors des images flatteuses du site, et des images des hommes plus négatives. Banville anticipe, dans la *Mer de Nice*, en montrant l'hiatus entre campagne et ville, nature et artifice des hommes : « Nice, campagne odorante, éblouie, et ville fashionable où tous les princes de l'univers passent en calèche<sup>107</sup>. » Pour certains, c'est le charme même, pour d'autres on ne peut que regretter cet état de fait.

Ville particulière de colonisation urbaine, surtout à partir de 1880, Nice voit, durant les années qui précèdent, se mettre en place les conditions d'un nouveau modèle de développement. Malgré la présence de plus en plus nombreuse de grands bourgeois parisiens qui ont le pouvoir et remplacent au fil du temps les aristocrates oisifs surtout russes, Nice n'atteindra jamais une importance spécifique nationale ou européenne parce qu'elle reste toujours en marge des différents pouvoirs centralisés qui ont possédé le Comté puis le département. Pourtant Karr souhaitait en faire une ville œcuménique. Le 19 septembre 1870, en pleine guerre franco-allemande, il propose, dans « l'Opinion Nationale », la réunion d'un « congrès européen qui prendrait les diverses nations de l'Europe au point où elles en sont, ce serait la paix universelle assurée »<sup>108</sup>. Pour lui, la France, en 1877, s'enlise dans la médiocrité politicienne. Il propose, dans un article écrit à Nice, paru dans *le Moniteur* du 1er juillet 1877, l'idée des Etats-unis d'Europe, avec un congrès fédérateur qui se tiendrait à Nice. On reste dans le domaine des bonnes intentions marginales.

A défaut de dimension politique, la ville a celles d'un paysage littéraire. Le lyrisme descriptif d'un Banville, prend une nuance impressionniste, par la suggestion spontanée de petites touches colorées qui se mêlent dans la description d'un soleil couchant sur la baie<sup>109</sup>. Les grands courants littéraires de la deuxième moitié du XXe siècle ne pouvaient rester indifférents au site. Mais ils manifestent un temps de latence doublé d'un conservatisme et d'un provincialisme profonds. Ainsi, les fantasmes décadents sont-ils présents à Nice avec l'orientalisme du paganisme voluptueux ou de l'*hortus deliciarum* et le motif du temps immobile, dans une nostalgie du paradis perdu qui mène plus à la vacuité de l'âme, qu'à la création.

---

<sup>102</sup> *Ibid*, dans la Lettre XXII, contre Emmanuel Gonzalès, p.271.

<sup>103</sup> *Ibid*, p.247.

<sup>104</sup> Monselet, *Les Souliers de Stern*, p.310, *op. cit.*

<sup>105</sup> Sarty, *Nice d'Antan*, p.56, *op. cit.*

<sup>106</sup> Karr, *Promenades hors de mon jardin*, p.247, *op. cit.*

<sup>107</sup> Banville, *La Mer de Nice*, p. 112, *op. cit.*

<sup>108</sup> Propos tenus par Jean Onimus dans un article qu'il consacre à Alphonse Karr à Nice.

<sup>109</sup> « Bleu dans lequel un souffle de lumière incendiée s'ouvre quelque part, nappe flamboyante, lac d'or en fusion, noyé dans l'azur qu'il dévore de ses flammes vives et qui le submerge de ses ondes voluptueuses » Théodore de Banville, *La mer de Nice*, p.67, *op. cit.*

Les auteurs des années 1860 vantent le pays niçois et son site, dans des notes de voyages et des guides touristiques destinés à un large public.<sup>110</sup>L'évolution ultérieure des images correspondra à des phases successives du rapport de l'étranger au pays. D'abord, lieu marginal, pour les voyageurs du Nord, aristocrates anglais et russes, ou bourgeois français, la ville deviendra lieu de passage, puis lieu de séjour, d'abord curatif puis festif.

De 1860 à 1870, les textes renvoient une image homogène de sérénité, fondée sur la contemplation du site, qui s'exprime selon des critères classiques, voire conventionnels. On vient pour voir et admirer, un véritable paradis qu'on croyait plus lointain, à défaut d'être perdu. L'association « jardin/mer/montagne » permet de comprendre les mécanismes des images publicitaires. En effet, ce n'est pas une réalité urbaine qui engendre les grandes images de l'Eden. Ce n'est pas la ville avec ses rues et son architecture qui a séduit les étrangers au pays. C'est un site exceptionnel, dont la réalité géographique est propice aux réminiscences culturelles d'une certaine intelligentsia parisienne, qui réconcilie dans un même regard admiratif, auteurs conventionnels et décadents, français et étrangers.

L'image de jardin extraordinaire revient à une conception paisible de ce bord de mer particulier, tel que le voyaient les grands bourgeois de la société du Second Empire. Mais, parce que Nice est la terre des paradoxes, le jardin est aussi celui de la profusion, dans le goût de l'Orient, et la ville deviendra à la Belle Epoque, lieu de perdition romanesque, au fil de ses métamorphoses littéraires. Deuxième paradoxe, l'alliance de la mer, du soleil, et de la baie, c'est-à-dire une image primitive de Beauté sereine, conforme à celle que souhaitait la société Napoléon III, perdurera avec d'autres plus décadentes. Troisième paradoxe, cette image de Beauté qu'inspirent les lieux aux étrangers, correspond à une pensée méditerranéenne par son origine grecque, et à une idéologie conservatrice locale, par la recherche conventionnelle de Beauté. C'est là un paysage interprété par l'homme du Nord. En cela, Nice devient symbole culturel. Enfin, en correspondance avec l'histoire de la cité qui n'aime pas les soubresauts, elle est aussi, et peut-être surtout, le lieu de pérennité des archétypes.

## ANNEXE

BANVILLE Théodore de

*Poète*. Né à Moulins en 1823, mort à Paris en 1891. Opposé à la fois au matérialisme de son époque et aux excès de lyrisme romantique, ce disciple de Théophile Gautier prône le culte de la Beauté identifiée à la perfection formelle, conception qui annonce celle du Parnasse. Dans son *Petit traité de poésie française* (1872), il manifeste une sensibilité teintée de sensualisme qu'on retrouve en partie dans *la Mer de Nice* (1860), œuvre de commande. Les feuilletons, composant l'ouvrage, parurent dans *le Moniteur Officiel*, sous forme de chroniques compactes. L'auteur ne les subdivise en chapitres qu'ensuite, pour la publication en volume. Il séjourne à Nice durant la période, suivant Marie Daubrun, l'actrice, ex impératrice de Baudelaire, qui vient au théâtre de Nice. Ses chroniques littéraires ont été réunies dans *Critiques* (posthumes 1947) qui montrent encore son idéal de vouloir enfermer ses idées dans une forme parfaite et précise.

---

<sup>110</sup> la vue panoramique de la Baie des Anges dans les guides touristiques est un exemple d'un principe commun : chaque genre véhicule une image prioritaire .

*Le Voeu de Nice*, 4 Mars 1860

Et toi, Nice où vécut la gloire de l'Empire  
Au temps de nos splendeurs dont tu te couronnais  
Terre où les noms fameux vibrent comme une lyre,  
Au seul nom de la France, heureuse, tu renais  
Car le drapeau d'Arcole orna tes basiliques  
Les vainqueurs d'Iéna, ces rudes ouvriers  
T'ont chérie, et naguère à nos soldats épiques  
Tes champs pleins de soleil fournissaient des  
[lauriers !

Et c'est près de ta mer limpide aux flots de moire,  
Que naquit ce lutteur à l'œil étincelant,  
Masséna, cet enfant chéri de la victoire  
Brave comme le Cid et fier comme Roland !

*La mer de Nice*

Les feuillets composant l'ouvrage parurent dans *le Moniteur Universel* aux dates suivantes, sous forme de chroniques compactes que l'auteur ne subdivisa en chapitres qu'ensuite, pour la publication en volume:

7 janvier 1860: texte correspondant aux chapitres I à III.

28 janvier 1860: texte correspondant aux chapitres IV à VII.

22 février 1860: texte correspondant aux chapitres VIII à XI.

7 avril 1860: texte correspondant aux chapitres XII à XIV.

12 avril 1860: texte correspondant aux chapitres XV à XVI.

2 juin 1860: texte correspondant aux chapitres XVII, XVIII et XIX jusqu'à "immobilité de statue".

6 juin 1860: texte correspondant d la fin du chapitre XIX et au chapitre XX.

4 septembre 1860: texte correspondant aux chapitres XXI et XXII et aux trois dernières pages du chapitre XXIV.

La chronologie qu'indique Banville est celle de la première parution jusqu'au chapitre XIV, ensuite elle devient arbitraire et correspond peut-être aux dates de rédaction. En outre, le chapitre XXIII et les trois-quarts du chapitre XXIV ne furent pas publiés dans *le Moniteur*.

Le volume fut sans doute composé en octobre et début novembre (la Préface est datée du 1er novembre) et l'ouvrage fut annoncé dans *le Journal de la librairie* du 17 novembre. Il est lancé d la même date par la Revue anecdotique des lettres et des arts qui lui consacre un descriptif de quelques lignes. Plusieurs journaux parlèrent de l'ouvrage et en citèrent des passages, notamment *l'Entr'acte* (article signé E.S.), *le Figaro* (article de Ch. Monselet) et *l'Indépendance belge* (article hostile de Pharés). En 1862, un article sur Nice dans *le Papillon*, signé Malbousquet, est plein de réminiscences banvilliennes.

L'ouvrage obtint un certain succès, mais Banville ne le republia pas. En revanche, après la mort du poète, il eut droit à deux très belles rééditions :

- Chez Galliano, Nice, notes de Marcel Provence, illustrations par les bois originaux de P-A Genolhac, (1932).

- Pour l'Automobile-club de France, tirage limité 130 exemplaires, préface de Francis Carco, lithographies originales de Georges Gobô, fig. et frontispice en couleurs, (1933).

## KARR Alphonse

*Journaliste.* Né à Paris en 1808, mort à Saint Raphaël en 1890. Journaliste et écrivain français, d'origine bavaroise. D'abord professeur, il se tourne vers le journalisme, et devient, en 1839, directeur du *Figaro*. Il s'était déjà illustré dans des ouvrages notamment *Sous les tilleuls* (1832) roman où les allusions autobiographiques se mêlent aux scènes d'un romantique effréné. En 1839, il publie une revue satirique mensuelle, *les Guêpes*, dont les pamphlets s'attaquent au monde des lettres, des arts, et de la politique, jusqu'en 1849. Retiré sur la Côte d'Azur, après le coup d'état de 1851, Alphonse Karr s'y livre à sa passion de l'horticulture tout en composant de nouveaux romans, et des œuvres dramatiques qui eurent peu de succès.

## SOLMS (de) Marie (Marie – Studolmine – Laëtitia épouse RATAZZI)

Née à Waterford en Irlande, le 2 avril 1833, morte en 1902. Fille de Laëtitia Bonaparte et de Sir Thomas Wyse, elle est l'épouse d'Urbano Ratazzi (1808-1873) célèbre homme d'état piémontais qui avait présidé le Parlement de Turin en 1852 et par deux fois le gouvernement du jeune royaume d'Italie en 1862 et 1867. En premières noces, elle avait été la femme du riche alsacien Frédéric de Solms, qu'elle épouse en 1848. Elle se remarie, après un second veuvage, avec un noble espagnol M. de Rute C'est sous le nom de ses maris successifs, qu'elle acquiert une célébrité dans la littérature, et dans la chronique mondaine de son temps. Par sa mère, elle était la petite fille de Lucien Bonaparte, mais le prince président refuse de reconnaître leur parenté ce qui jette Marie dans l'opposition. Exilée volontaire d'abord, puis expulsée de France comme étrangère, elle partage son temps entre Nice, Turin, Aix-les-Bains et Milan. Elle mène, sous le nom de Solms, une vie mondaine brillante, et écrit abondamment. Des auteurs célèbres sont ses amis dont Eugène Sue, Alphonse Karr. C'est à Victor Hugo qu'elle dédie *les Chants de l'Exilée* recueils de poèmes. Pendant quelques années, Marie partage son temps entre la Capitale, Nice et la Savoie devenues françaises en 1860, et Turin, où elle fait la connaissance du comte Urbano Ratazzi qui l'épouse en 1863. Mais en 1865, elle est à nouveau expulsée de Paris à la suite de la publication d'un roman. Elle tient un salon à Nice, le seul où l'on parle politique. A trois reprises, Marie Bonaparte Wyse publie un livre sur Nice. En 1854, sous le nom de Marie de Solms, *Nice*, imprimé à Florence, et *Nice Ancienne et Moderne*, imprimé à Nice. Plus tard, sous date précise, c'est *Nice la Belle – Monaco*, édité à Paris - En fait, il ne s'agit que d'une seule œuvre à peine retouchée. Elle donne du pays niçois de sa mer et de son climat, une peinture assez exacte, mais ne ménage pas ses critiques à l'égard de la société, du grand monde qu'elle fréquente, comme de la population locale qu'elle semble mépriser. Elle eut pour surnom Princesse Brouhaha, donné par Alphonse Karr, cité par Jules Bertaut dans *la Côte d'Azur* Hachette 1957 (page 94)